

María Eugenia Ghirimoldi
Université nationale de La Plata, Argentine
mghirimoldi@fahce.unlp.edu.ar

<https://orcid.org/0000-0002-0882-2426>



Bacon, Joséphine ; Kanapé-Fontaine, Natasha et Pésémapéo-Bordeleau, Virginia. (2021). *Mujer Tierra, Mujer Poema*. Sara, María Leonor y Zaparart, María Julia (coord.). Traducción de Maivé Habarnau et al. Editorial Malisia.

Mujer Tierra, Mujer Poema, c'est le titre de cette puissante anthologie poétique bilingue français-espagnol qui accueille trois représentantes féminines des littératures autochtones d'expression française des Premiers Peuples de Québec : Joséphine Bacon, Natasha Kanapé-Fontaine et Virginia Pésémapéo-Bordeleau. Il s'agit du fruit du travail collectif mené au sein du Département de Langues et Littératures Modernes de la Faculté des Humanités et Sciences de l'Éducation de l'Université Nationale de La Plata, à l'intérieur du Laboratoire de Recherches en Traductologie (LIT) de l'Institut de Recherches en Humanités et Sciences Sociales, avec le soutien de l'Organisation Internationale de la Francophonie et de la maison d'édition Malisia de la ville de La Plata, Argentine. De plus, les coordinatrices remercient spécialement les contributions d'Ana María Gentile, Jean-François Létourneau, Christine Sioui Wawanoloath et Rodney Saint-Éloi.

Publié en 2021, le livre montre dans sa couverture une belle image créée par Christine Sioui Wawanoloath, nommée "Amerikas", où deux femmes survolent les Amériques, l'aînée guidant la plus jeune. Cette illustration est la porte d'entrée au monde féminin des auteures et de leur vocation pour transmettre la connaissance des ancêtres. Ce volume a été coordonné par les enseignantes de la Faculté mentionnée, les professeures María Leonor Sara¹ et María Julia Zaparart, qui ont travaillé dans les tâches de traduction collaborative des textes sélectionnés auprès d'une équipe formée par : Maivé Habarnau, Ana Kancepolsky Teichmann, Martín López Fernández, Horacio Mullally Bratulich et María Paula Salerno.

Mujer Tierra, Mujer Poema, à visée didactique et politique, offre au lecteur une introduction avec des informations contextuelles sur chacune des trois écrivaines

canadiennes appartenant à la scène littéraire des peuples autochtones de Québec, les coordinatrices mettant en relief leur posture de défense de la mémoire des voix féminines des cultures originaires aux Amériques. Ensuite s'étend le territoire des textes dans leur disposition bilingue, où le contrat de lecture en miroir de l'original et la traduction concrétise la relation entre l'écriture des autrices et la réécriture des traducteurs ou traductrices, entre création et recréation, dans un espace d'interaction et de complémentarité des sens dans un déplacement constant.

Les textes choisis puisent dans des publications de la maison d'édition canadienne *Mémoire d'encrier*, présentés dans l'ordre suivant : *Uiesh – Quelque part* (2018) de Joséphine Bacon ; *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (2012), *Manifeste Assi* (2014) et *Bleuets et abricots* (2016) de Natasha Kanapé-Fontaine ; et *De rouge et de blanc* (2012) de Virginia Pésémapéo-Bordeleau. De ces ouvrages on a inclus les Prologues, à valeur de Manifeste.

À la fin du volume, l'équipe de traduction a choisi d'offrir un glossaire de termes et expressions que les autrices avaient introduits dans l'écriture en français. Comme cette pratique d'insertion heterolingüe constitue un acte politique de décolonisation et de défense des langues originaires (*l'innu-aimun* chez Bacon et Kanapé-Fontaine, et le *cri*, chez Pésémapéo-Bordeleau), ces insertions ont été conservées dans les traductions vers l'espagnol, ce qui a donné naissance à la création de ce paratexte de la traduction.

La version en espagnol de ces voix provenant des langues originaires et de la langue française, représente une opportunité d'exception pour que le lecteur hispanophone puisse lire, écouter et comprendre une culture méconnue, qui nous fait voyager aux origines de l'histoire du continent américain, celle non racontée par le colonisateur.

La mission des textes choisis, comme tous ceux appartenant à la littérature autochtone contemporaine des Premières Nations de Québec, consiste à transmettre au moyen de l'écriture, les récits oraux des ancêtres, passés de génération en génération. En effet, les poétesses explorent dans leur création littéraire la manière de construire des ponts entre leurs cultures ancestrales et la culture d'aujourd'hui. Écrire dans la langue du colonisateur permet de rendre visible l'héritage propre et l'épanouir au-delà des frontières.

Pour comprendre ce besoin des écrivaines, il est important de signaler que les peuples autochtones de Canada ont subi les politiques d'assimilation, comme quand on séparait les enfants à un très jeune âge de leurs familles, pour les envoyer dans des pensionnats, les éloignant de leur terre et de leur langue première (p. 14). Cette expérience d'identité partagée, vécue par les autrices donne naissance à leur

vocation pour lutter contre la déculturation et pour reconnecter avec leurs langues et cultures des anciens.

Le chemin commence de la main de Joséphine Bacon, « gardienne de la mémoire ancestrale » (p. 15). Elle est née en 1947, à Pessamit. Poétesse, traductrice, cinéaste, compositrice et chanteuse. Elle écrit en innu-aimun et en français. Elle a vécu l'expérience des pensionnats depuis l'âge de 5 à 19 ans. Et c'est en travaillant comme assistante de recherche qu'elle commence à traduire les récits oraux des anciens qui étaient enregistrés par des anthropologues. Ainsi naît sa mission littéraire de transmettre l'histoire racontée des ancêtres : « La poésie permet de faire revivre la langue de *nutshimit*, notre terre, et à travers les mots, le son du tambour (le *teulikan*) continue de résonner ». (Bacon, 2018 :7-8). Et c'est dans le Prologue du recueil choisi, *Uiesh - Quelque part*, qu'elle nous avertit sur sa vocation :

J'appartiens à la race des aînés. Je veux être poète de tradition orale, parler comme les Anciens, les vrais nomades (...). Je me sens héritière de leurs paroles, de leurs écrits, de leur nomadisme. (p. 28)

Les poèmes de Bacon ont la particularité de se présenter dans leur double version, en innu-aimun et avec l'auto-traduction en langue française, qui projettent leurs reflets sur la version traduite en espagnol. Ce triple passage donne la possibilité au lecteur curieux de parcourir l'évolution du poème dans les sons et la graphie des langues autres. Et il est à souligner la vitrine opérée pour les langues minoritaires de difficile accès dans leur matérialité écrite. La plume de Bacon, au rythme des tambours, donne la voix à la terre, les traditions et les femmes, non sans dénoncer la douleur provoquée par la colonisation.

Après c'est le tour de lire Natasha Kanapé-Fontaine dans les trois recueils sélectionnés, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, *Manifeste Assi* et *Bleuets et abricots*. Artiste à part entière, elle est née à Pessamit, en 1991. L'innu-aimun a été sa première langue jusqu'à l'âge de 5 ans où sa famille déménage en ville, en Baie-Comeau, où elle a suivi ses études en français. Ce sera à 16 ans lorsqu'elle se rendra compte, à partir d'une vidéo de son cinquième anniversaire, qu'elle avait oublié sa langue maternelle. À partir de ce trauma, elle prend la poésie comme arme et comme guide : « J'ai choisi l'appel de la création. Être à mon tour chamane ». Chamane comme son père, un « *Kamanitushit*, celui qui parle avec le monde invisible (Kanapé-Fontaine, 2017). Dans *Ma parole rouge sang* (2015 : 25), l'écrivaine et militante des droits des Premiers Nations, déclare : « *La langue française sera mon arme de reconstruction massive. Ma parole aura la couleur de mon sang* ». L'autrice réapprend sa langue et sa culture premières pour agir comme métisse entre deux mondes, l'histoire des ancêtres et l'histoire actuelle, la langue

innu-aimun et le français. Ses poèmes écrits en langue française, où affluent le territoire, les fleuves, les odeurs du cuir séché, les tambours, le silence, sont parsemés des termes en innu-aimun, sans traduction, en conquérant leur espace et en devenant visibles pour un lectorat qui sera invité à découvrir les sens évoqués. La traduction en espagnol, en respectant ce geste de résistance linguistique de l'autrice, offre un glossaire comme aide à la compréhension.

Et la résistance est aussi politique, clairement avouée dans le Prologue du Manifeste Assi :

Assi en innu veut dire Terre.

*Au départ, il n'y a qu'elle. Son ventre et son royaume.
Sa cosmogonie du règne animal et végétal. Les arbres, les eaux, les loups
et les hordes de caribous. Pui il y a le peuple. Les Innus. (...)
Puis, il y a l'Alberta, Fort McMurray, Athabasca.
Où je bute, Où je me blesse. Où je hurle la famine de mon peuple.
Où je dirai à tout l'univers, ce monde, « cessez le massacre » ! (p. 58).*

Dans le troisième recueil de Kanapé-Fontaine, *Bleuets et Abricots*, surgit avec force le « Je » de l'écrivaine, un je poétique et un je politique : « Je suis parce que je suis. Je dis je » (p. 86). Femme qui engendre, qui renaît, qui prend la parole, qui invite à vibrer harmonieusement avec la nature.

Dans un troisième et dernier moment, on se rencontre avec la présence de Virginie Pésémapéo-Bordeleau, dans les textes *De rouge et de blanc*. Née en 1951 en Abitibi-Témiscamingue, peintre, poète et romancière, elle est marquée par sa double appartenance identitaire : cri du côté maternel, métisse du côté du père.

*Je suis le choc de deux cultures,
la blanche de béton et de fer,
la rouge de plumes, de fourrures
et de cuir tanné à l'odeur âcre
du bois qui fume (p. 112).*

Elle a subi aussi la déchirure provoquée par la séparation de sa famille et de son peuple à l'âge de 7 ans quand elle a commencé sa scolarité. L'écriture (et la peinture) deviennent pour elle un moyen pour guérir et célébrer l'identité mêlée :

D'écrire m'aidait à respirer, traduire pour moi seule ce besoin d'aller au-delà du quotidien parfois si lourd et dense (p. 108).

Les poèmes de Pésémapéo-Bordeleau revendiquent l'être métis, l'identité amérindienne cri et la culture québécoise urbaine, en créant des ponts qui relient

les territoires, le passé et le présent, les rêves et la réalité, dans la recherche de l'union et de la paix des peuples.

Pour finir, il est important de remarquer l'approche de la traduction visée dans ce projet collectif de *Mujer Tierra, Mujer Poema*. Il s'agit d'une conception bermanienne de la traduction littéraire qui rend compte de l'altérité du texte source, lui-même bilingue et biculturel, dans une visée éthique où l'on reçoit l'Autre dans son étrangeté (Berman, 1984). Comme le souligne Paul Bandia (2001), la traduction n'est qu'un transfert entre cultures, mais elle permet la création de nouveaux espaces culturels où sont négociées les différences (p. 124). Les traducteurs et traductrices de cet ouvrage ont cherché à ouvrir la littérature autochtone des peuples canadiens aux lecteurs hispanophones en accueillant la différence, afin de faire découvrir leur culture, de savourer les mots en innu-aimun et en cri. Ceci est à l'origine des choix traductifs qui ont évité le recours aux notes en bas de page pour ne pas interrompre la lecture du poème et briser son rythme (Kancepolsky Teichmann et Salerno, 2021 : 70). Le but est atteint, le projet de traduction mis en œuvre dans cette anthologie bilingue met en dialogue des mondes distincts pour en construire un autre, inclusif et respectueux des différences culturelles.

Bibliographie

- Bacon, J. 2018. L'innu-aimun : une langue en marche. *Trahir*, IX. [En ligne] : <https://trahir.files.wordpress.com/2018/08/trahir-bacon-innu-aimun1.pdf> [consulté le 20 novembre 2022].
- Bandia, P. 2001. « Le concept bermanien de l'«Étranger» dans le prisme de la traduction postcoloniale ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 14, 2, p. 123-139. [En ligne] : <http://id.erudit.org/iderudit/000572ar> [consulté le 27 novembre 2022].
- Berman, A. 1984. *L'Épreuve de l'étranger*. Gallimard.
- Kanapé-Fontaine, N. 2015. Ma parole rouge sang. *Relations*, 778, p. 24-25.
- Kanapé-Fontaine, N. 2017. Dans le ventre des peuples. *Relations*, 790, p. 29-30.
- Kancepolsky Teichmann, A., Salerno, P. 2021. « Traduire la langue poétique de Natasha Kanapé-Fontaine ». *Synergies Argentine*, n° 7, p. 61-74. [En ligne] : https://gerflint.fr/Base/Argentine7/kancepolsky_salerno.pdf [consulté le 27 novembre 2022].

Note

1. Directrice du Projet de recherche du LIT, Laboratoire où s'inscrit ce travail intitulé "Crear(se), reescribir(se), traducir(se): posturas literarias y posturas políticas en autoras y traductoras contemporáneas", codirigé par Claudia Moronell.